

PREPA ISP

DPIP – 2024

PLAN DETAILLE – CULTURE GENERALE – LES MUTATIONS DU RAPPORT AU TRAVAIL

Introduction

Accroche

À la fin du deuxième confinement (fin novembre 2020), 58% des salariés affirmaient que la crise sanitaire avait changé leur rapport au travail (Ifop).

Définitions et analyse du sujet

Le travail est une constante anthropologique. Pourquoi travaillons-nous ? pour produire les conditions de notre existence car l'homme est inadapté à son milieu. Le travail, qui peut recouvrir un dur labeur comme la création d'une œuvre, renvoie donc à l'activité par laquelle nous transformons le monde pour l'habiter et lui donner du sens.

Interroger notre « rapport au travail », c'est se questionner sur nos représentations du travail : est-il valorisé ou déprécié ? C'est également envisager les mutations des formes et de l'organisation du travail.

La place du travail a fortement évolué au cours de l'histoire. Dans l'Antiquité, il était considéré comme contraire à la véritable citoyenneté, qui supposait de se libérer de la contrainte matérielle.

C'est seulement à la fin du Moyen Âge, puis bien plus encore avec l'avènement de la modernité puis la révolution industrielle, que sa valeur a été reconnue.

Aujourd'hui, le travail joue un rôle essentiel dans notre société : il définit les individus, assure leur intégration dans la société, leur procure un salaire (condition des loisirs et de l'épanouissement personnel, voire leur donne un sentiment d'accomplissement.

Pourtant, notre rapport au travail semble paradoxal : nous ne cessons de nous en plaindre, de requérir davantage de protection contre ses aléas et de chercher à réduire le temps que nous y passons.

Par ailleurs, le travail est pris dans des dynamiques contemporaines contradictoires :

- progrès technique (robotisation et intelligence artificielle), qui fait dire à certains que nous n'aurons bientôt plus besoin de travailler ;
- « grande démission », « épidémie de flemme » et télétravail révèlent un rapport distancié au travail, valorisant l'autonomie ;
- de l'autre côté, intensification du travail : lutte contre le chômage, dispositifs de retour à l'emploi et mutations des formes du travail (ubérisation, *freelancing*).

Problématique

Source d'interaction et d'intégration avec la société, le travail est-il toujours une clé incontournable de notre identité sociale ?

I – Entre aliénation et libération, l'ambivalence de notre rapport au travail

A. Se libérer du travail ?

Idée n°1 : Le travail est assimilé à la souffrance

Le travail est, de longue date, assimilé à la souffrance. L'on peut se référer à sa racine latine, le *tripalium*, un instrument de torture, ou à la Genèse, qui voit l'Homme chassé du paradis et condamné à travailler la terre pour subvenir à ses besoins.

L'on peut penser à de nombreux exemples tirés des arts (*Les Temps modernes* de **Charlie Chaplin** ou *Germinal* d'**Émile Zola**) ou de la philosophie (**Karl Marx**, *Le Capital*) où le travail est décrit comme aliénant, éreintant et source d'exploitation.

Idée n°2 : La dynamique historique tend vers la diminution de la place du travail

C'est **Karl Marx** qui formule la critique la plus complète du travail salarié en régime capitaliste, comme le lieu de l'aliénation de travailleurs exploités. Inspiré par les thèses socialistes, le mouvement ouvrier a, depuis la révolution industrielle, lutté pour la libération du travail.

Dans *La révolution qu'on attendait est arrivée* (2021), le sociologue **Jean Viard** rappelle que le travail occupe aujourd'hui 10% en moyenne du temps d'une vie, contre 50 % au début du XIXème siècle. Nous sommes ainsi passés d'une semaine de 66 heures à une semaine de 37 heures.

Idée n°3 : Vers la « fin du travail » (Jeremy Rifkin) ?

Au milieu des années 1990, un auteur a fait sensation en annonçant la « fin du travail » : **Jeremy Rifkin**, *The End of Work: The Decline of the Global Labor Force and the Dawn of the Post-Market Era* (1995). Selon lui, la technologie va progressivement faire disparaître la force de travail humaine.

Aujourd'hui, on se demande si l'intelligence artificielle va remplacer les travailleurs (selon une étude commandée par Goldman-Sachs en 2023, deux tiers des emplois actuels pourraient être affectés, directement ou indirectement, par les capacités d'automatisation des intelligences artificielles génératives sur le modèle de GPT4).

B. Le travail demeure notre « fait social total » (Dominique Méda)

Idée n°1 : Contre les discours sur la « fin du travail », nombreux sont ceux qui défendent la « valeur travail »

La « valeur travail » s'est imposée dans l'espace public et les débats politiques comme un nouvel enjeu idéologique :

- « Je veux être le président de la valeur travail », **Nicolas Sarkozy** ;
- « Aujourd'hui comme hier, vous le voyez, le travail continue donc d'être notre boussole, le fil rouge de notre action », **Emmanuel Macron** (novembre 2021), qui se présentait dès 2017 comme le « candidat du travail ».

Idée n°2 : Les politiques publiques ont d'ailleurs pour objectif principal de fournir du travail à chacun

Les politiques économiques et sociales elles-mêmes ont largement visé, depuis vingt ans (depuis le ralentissement du rythme de croissance), à sauver l'emploi (alors même que la productivité et la quantité de richesses produites n'a cessé d'augmenter) :

- réformes ambitionnant de fluidifier le marché du travail (loi dite « El Khomri » du 8 août 2016, « ordonnances Macron ») ;
- objectif de pousser les chômeurs vers la reprise d'activité (réformes de l'assurance chômage portées par le gouvernement) ;
- dispositifs visant à stimuler l'investissement et la croissance (CICE, réforme de la fiscalité, simplification du droit...).

Idée n°3 : Le travail comme facteur de reconnaissance

Nous n'avons jamais eu autant de temps libre. Pourtant, le travail est au centre de nos préoccupations. Comment l'expliquer ? Pour les sociologues (**Renaud Sainsaulieu** en 1977 dans *L'identité au travail*), le travail constitue un élément essentiel de l'intégration sociale. D'abord parce qu'il donne accès à un revenu qui permet à l'individu d'accéder à la consommation, au logement et aux loisirs, véritable reconnaissance matérielle selon **Serge Paugam**.

Ensuite parce qu'il confère une reconnaissance symbolique en donnant un statut et un rôle social à l'individu. L'emploi donne également accès à la protection sociale qui protège les individus face aux risques sociaux.

Le travail est même le lieu d'un « culte de la performance » (**Alain Ehrenberg**).

II – Les mutations contemporaines du rapport au travail reconduisent

A. Le travail entre déclin du collectif et quête d'individualisation

Idée n°1 : Les nouveaux phénomènes du monde du travail : quête de sens et « grande démission »

Le phénomène du « *big quit* » (« grande démission ») désigne une importante vague de démissions qui a eu lieu aux États-Unis pendant la pandémie de covid-19. En effet, plus de 38

millions d'américains ont quitté leur emploi en 2021 (sur 162 millions d'emplois). Phénomène de la « démission silencieuse » : les salariés critiquent l'idée que le travail viserait l'épanouissement ou la réalisation de soi ; ils revendiquent un droit au détachement.

Les mutations du rapport au travail se lisent dans la quête de sens au travail (par exemple, dans les grandes écoles, les jeunes s'interrogent sur le modèle de société et refusent de « participer aux ravages sociaux et écologiques en cours » (discours de diplômés d'AgroParisTech en 2022). Cette quête est à relier aux penseurs de la décroissance des années 1970 (André Gorz, Jacques Ellul ou Ivan Illich), qui critiquaient le productivisme ou le consumérisme.

Idée n°2 : Ces phénomènes sont le signe d'une individualisation du rapport au travail

En 1990, 60 % des Français considéraient le travail comme « très important », loin devant les loisirs (31 %). En 2021, c'est tout l'inverse qui se dessine : seuls 24 % d'entre eux considèrent le travail comme « très important » (- 36 points) contre 41 % pour les loisirs (+ 10 points).

Dans une société hédoniste (Gilles Lipovetsky), les individus attendent du travail qu'il soit de qualité, voire qu'il soit source de réalisation de soi.

Par exemple, le télétravail révèle une volonté d'indépendance et d'autonomie dans l'organisation et le choix des horaires.

Idée n°3 : Ils révèlent également le délitement de l'identité collective et des grands récits

En cinquante ans, le taux de syndicalisation a été divisé par deux et les grèves ne mobilisent plus autant le « monde du travail ». Autrefois pourvoyeur d'identité et d'intégration sociale (syndicats, parti communiste, identité ouvrière), le travail est aujourd'hui vécu comme une contrainte ou une aventure personnelle.

De la même façon que les grandes structures de la société s'effritent, le travail est aujourd'hui moins vécu comme une contrainte collective.

Ce manque d'identité collective est présent partout. Que l'on soit à l'usine ou dans les bureaux, les entreprises n'intègrent plus nécessairement les salariés dans une organisation collective avec leurs pairs, mais plutôt dans un système managérial dont ils sont les maillons interchangeables.

B. Il faut distinguer le travail aliénant du travail valorisant

Idée n°1 : La précarisation du travail

La fermeture des usines et la désindustrialisation progressive du tissu économique ont fragilisé les corps ouvriers.

Le passage à une économie de services a, quant à lui, engendré une nouvelle masse d'emplois faiblement valorisés et ultra-précaires : chauffeurs, livreurs, caristes, magasiniers, ménages, aides à domicile...

Le traditionnel CDI cède du terrain à la flexibilité, prenant la forme de CDD, d'intérim, de temps partiels et d'ubérisation. Ces statuts d'emploi, plus précaires et souvent mal rémunérés, remettent au question le salariat et les droits sociaux qui leur sont associés.

Idée n°2 : Une société du burn out et de la souffrance au travail

Marie Pezé, psychologue, initiatrice de la première consultation « souffrance et travail », autrice de l'ouvrage *Ils ne mouraient pas, mais tous étaient frappés*, décrit les nouvelles souffrances au travail du fait de l'intensification des rythmes permis par les nouvelles technologies.

Les métiers valorisés sont eux aussi exposés au *burn out* (ou syndrome d'épuisement professionnel) (surmenage, connexion constante). Les métiers précaires sont source de souffrance au travail (les troubles musculosquelettiques (TMS) représentaient 87% des maladies professionnelles en 2020, passant de moins de 5 000 cas reconnus comme tels au début des années 1990 à près de 45 000 aujourd'hui).

Idée n°3 : Pour penser l'avenir de notre rapport au travail, il se demander à quelle condition celui-ci a de la valeur

Les études montrent que les Français sont attachés à leur travail mais qu'ils en déplorent les conditions.

Dans son livre *Travailler moins pour vivre mieux* (2021), **Céline Marty** dénonce la façon dont le culte du travail « dévore » nos vies et les souffrances que cela entraîne au quotidien. Selon elle, l'emploi concentre trop d'enjeux (identité, retraite, protection sociale) dans un système où il est de plus en plus fragilisé.